Michel GANIVET

Une mélodie
qui n'en finit jamais

Roman

Librinova

Michel GANIVET

Une mélodie qui n'en finit jamais

© Michel GANIVET, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5036-4

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photos de couverture :

Pianiste © beeboys/Adobe Stock

Violoncelliste © luismolinero/Adobe Stock

Château Lonné, Igé (Orne), carte postale ancienne (coll. particulière)

« Je ne peins pas l'être, je peins le passage »
Montaigne, *Essais,*

(Livre III, chapitre II, Du repentir)

Principaux personnages au début de ce livre

Marc Hœfler, *ancien militaire, 46 ans,*

Héléna Baukner, *violoncelliste, 24 ans,*

Eugénie des Maretz, *comtesse de Saint-Pierre, 87 ans, veuve d'Adrien de Gueslan de Port-Louis,*

Louis de Gueslan, *son fils, 67 ans, ancien diplomate, maire,*

Pauline de Gueslan, *épouse de Louis, 60 ans, artiste peintre,*

Alexandre de Gueslan, *fils de Louis et Pauline, 29 ans, antiquaire,*

Christophe Berger, *compagnon d'Alexandre, 27 ans, ébéniste,*

Caroline de Gueslan, *fille cadette d'Eugénie, 55 ans, directrice de haras, divorcée,*

Sophie Powels-Redford, *infirmière, 55 ans, épouse en premier mariage d'Hervé de Gueslan (décédé accidentellement, second fils d'Eugénie), remariée avec Walter Redford,*

Bruno de Gueslan, *fils de Sophie et d'Hervé, 29 ans, ingénieur forestier,*

Agathe de Gueslan, *fille de Sophie et d'Hervé, 26 ansprofesseur de Lettres.*

Anaïs, Hervé, Valentina, Rachel, Guillaume, Nolasque et bien d'autres, les rejoindront, les quitteront, les aimeront...

1.

L’appel de la lumière !

L’obligation médicale lui imposait, pour quelques jours encore, de modérer ses efforts. Marc Hœfler décida de passer outre. Dans la pénombre de son appartement, il étouffait. L’appel téléphonique survenu à l’heure du déjeuner lui fournissait l’occasion d’enfreindre la prescription.

Il jaugea l’itinéraire. Aller de chez lui, avenue Bosquet, au square Vergennes lui prendrait, à pied, une petite heure en flânant. La distance et la durée lui paraissaient idéales afin de tester la prothèse du genou gauche, nouvelle pièce de rechange désormais rivée à sa carcasse de vieux soldat. Miracle de la science, la septième opération de sa carrière l’avait remis debout. Au fil des séances de rééducation, la prothèse finissait par se faire oublier.

Le grand jour était arrivé. Ainsi venait-il d’en décider. Adieu béquille ! Il a ressorti du placard sa canne à pommeau d’argent. La chaleur réchauffait ses ambitions. Il avait averti son correspondant : sa visite interviendrait dans l’après-midi, sans précision d’heure. Ainsi s’offrait-il le loisir, s’il se sentait bien, d’allonger l’itinéraire, dans le cas opposé, d’arrêter un taxi.

Dehors, l’atmosphère lourde le fit suffoquer. Le souffle lui revint sous les ombrages de l’avenue qu’il abandonna pour prendre la direction du Champ de Mars. Déguisé en touriste, casquette à longue visière, lunettes de soleil, saharienne beige, pantalon clair, il renouait avec son quartier, celui de sa jeunesse, des jours heureux. Un groupe d’enfants agglutinés autour du kiosque d’un glacier l’incita à s’asseoir, à profiter de leurs cris, de leurs extases devant des sorbets aux couleurs fraise, vanille, citron.

Un après-midi d’été, un soleil ardent, une envolée de moineaux, des gamins ravis, le bonheur tenait à si peu !

Le moral gonflé à bloc, canne en main, Marc se remit debout. Il se souvint d’une excellente brasserie, rue Cambronne. L’étape lui permettrait, autre plaisir oublié, de s’offrir un verre en contemplant, de la terrasse, le spectacle de ses

contemporains affairés.

Une halte, oui, à condition toutefois de ne pas abuser de l'emploi du temps de celui qui l'attendait. Le personnage en question portait un nom imprononçable : Hugues Bragier-Péchaud. La semaine précédente, alors que l'ennui atteignait un paroxysme insupportable, le regard de Marc s'était intéressé à ce tableau dépourvu de signature, griffé et détérioré en plusieurs endroits. Le cadre de bois, teinté en marron triste était parsemé de trous de vers. Issu de la riche collection héritée de son père, le baron Hœfler, le tableau, posé sur un chevalet, avait pour titre, mentionné à l'encre de Chine au dos de la toile, *Le voyageur aux portes de la nuit*.

De forme rectangulaire il représentait sur la largeur, à droite, un personnage en pelisse, lanterne en main. L'homme au chapeau surgissait d'une obscurité profonde, il s'apprêtait à traverser un pont. Sur la gauche, le chemin se prolongeait jusqu'à une mystérieuse cité suspendue entre terre et nuages, sur fond de voile crépusculaire.

Marc avait maintes fois tenté de trouver une explication à la présence dans le bureau de son père de cette peinture en piteux état. Sa mère, à son entrée dans la vie du baron Arthur Hœfler, l'avait toujours vue à la même place. Elle n'avait, du reste, jamais eu envie de savoir. Faute de temps, Marc avait sans cesse reporté le projet de sa restauration. Peinture écaillée sur les bords, crasse et chiures de mouches, décoloraient une scène composite. Pourtant, malgré les dégâts, l'œuvre anonyme suscitait une certaine fascination. L'année précédente, sa mère lui avait reparlé de cette restauration envisagée de longue date et sans cesse renvoyée à des jours plus tranquilles. Il rentrait alors d'Australie. Et ne repartirait plus.

« Et bien maintenant tu auras le temps de t'en occuper. Tu feras honneur à ton père, » avait doucement murmuré Anaïs. Ce soir-là, ce n'était pas le tableau qui avait préoccupé Marc mais la pâleur du visage de sa mère. Il n'avait pas osé la questionner. Hospitalisée en urgence quelques semaines plus tard, elle avait, à son tour, quitté ce monde. Il lui avait promis : le tableau serait restauré.

Libéré de ses propres problèmes de santé, au terme de soucis à n'en plus finir, Marc s'apprêtait à tenir parole. Il désirait d'abord fouiller le passé et comprendre comment et pourquoi son père avait installé une toile aussi dégradée de manière à l'avoir constamment sous les yeux.

Par l'annuaire en ligne, l'attention de Marc s'était focalisée sur ce Bragier-

Péchaud, tout bonnement parce que l'intéressé se trouvait classé à la lettre B, quasiment en tête de la liste des généalogistes de l'Ouest parisien. Marc l'avait appelé, lui avait conté sommairement son affaire.

« Il faut voir, cher Monsieur, commenta d'abord une voix un peu châtiée. Au vu des éléments que vous venez de me fournir, votre histoire me paraît assez peu courante. On est loin de notre lot habituel qui consiste à rechercher des héritiers avec, à la clé, une rémunération basée sur la fortune dévolue. L'enquête que vous sollicitez peut s'avérer très hasardeuse quoiqu'assez insolite. Laissez-moi au moins voir de quoi il retourne… »

Bragier-Péchaud avait le mérite de la réactivité. Le soir même, un grand type au nez pointu sonnait à la porte. Il tomba aussitôt en extase devant les tableaux alignés sur deux rangs, de part et d'autre du vestibule.

« Mazette ! s'exclama l'individu en costume trois-pièces, à la cravate sans doute inamovible. Que voilà de jolies choses ! Paysages, natures mortes, dix-neuvième siècle, n'est-ce pas ?

— Effectivement. D'autres œuvres appartiennent au vingtième siècle, précisa Marc, ravi de recevoir un esthète. Mon père était un grand collectionneur et un amoureux du spectacle de la nature.

— Il avait bon goût. Je ne suis pas un spécialiste mais laissez-moi vous dire, que vous possédez une collection absolument splendide… Vous habitez un musée. Quelle chance !

— Il convient de relativiser, objecta Marc. Il ne s'agit pas de grands maîtres. Mon père préférait, en son temps, parcourir la France, l'Angleterre, l'Italie en quête d'œuvres originales, et toujours en s'éloignant des capitales où il jugeait l'art à la fois surfait et… surestimé. Il a ainsi déniché de petits trésors. Nous sommes ici devant une forme de régionalisme à l'échelle européenne.

Au terme d'une remontée du vestibule entrecoupée de haltes admiratives, le cabinet de travail voué aux gravures et estampes accrochées entre lambris et plafond, offrit d'autres surprises au visiteur à la chevelure blonde, soigneusement ordonnée, régulièrement lissée du bout des doigts. Quelques instants plus tard, l'extase, un peu feinte, s'éteignit devant le tableau posé sur le chevalet, près de la table de travail envahie de beaux livres.

« Voici l'exception, annonça Marc : *Le voyageur aux portes de la nuit*, œuvre

anonyme. Mon père, contrairement à l'ensemble de sa collection, l'a acquise à je ne sais quelle occasion. J'envisage donc de donner ce tableau à restaurer… »

— Vous n'avez pas consulté d'expert ?

— Mon père l'a fait à la demande de l'assurance. Les conclusions ont été décevantes et l'estimation assez modeste, en totale contradiction avec l'intérêt qu'il lui portait. Cela n'a fait, du reste, qu'accroître ma propre curiosité. Le tableau mêle réalisme et naïveté mais je lui trouve du sens. Identifier l'artiste sera compliqué, voire impossible. Par contre, retrouver les propriétaires est peut-être envisageable. Les deux premiers sont connus : il s'agit de moi-même et de mon père. Pour la suite, quelques indices au dos de la toile, sont susceptibles d'orienter la recherche. Voilà pourquoi j'ai besoin de vous… »

La plaque apposée rue de Vaugirard invitait le visiteur à suivre un long couloir, à virer tantôt à droite, tantôt à gauche. Au bout du labyrinthe, le spectacle que découvrit Marc Hœfler était à mille lieues de ce qu'il avait imaginé. « L'étude » Bragier-Péchaud était accessible par une cour intérieure sinistre, bouleversée par un amoncellement de sacs de gravats, labourée par une tranchée à demi recouverte de madriers entreposés là dans le cadre des travaux de restauration de l'immeuble attenant.

« Je suis vraiment désolé de vous recevoir dans un tel contexte mais il m'est imposé pour une dizaine de jours encore… C'est la raison pour laquelle, j'ai proposé de vous revoir à votre domicile, et… »

Marc interrompit l'avalanche d'excuses.

« Qu'importe ! J'avais besoin d'exercice. Donc me voilà ! »

« Rassurez-vous, annonça le généalogiste en l'accueillant dans le bureau « deux-pièces » où il travaillait seul. Depuis notre entrevue de la semaine dernière, votre affaire a avancé. »

Il signifia aussitôt à son client de prendre possession du fauteuil, face à l'écran d'un vidéoprojecteur d'où émergea progressivement l'entête de l'officine, enlacée d'une guirlande de feuilles d'acanthe.

Marc appuya sa canne contre le mur et déposa sa casquette sur la commode. Au-dessus, un magistral tableau d'ascendances relayait les Bragier et les